

*Le 2 juillet,*

*Maman,*

*Je m'aperçois, un peu consterné, que je n'ai jamais pris la peine de t'écrire. Quant à toi, tu as dû me faire parvenir deux ou trois lettres, il y a longtemps, lorsque les circonstances d'un éloignement momentané t'incitaient à manifester ton attention. Mais tu sais bien que l'on n'écrit pas sans raison de nos jours, je veux dire qu'une lettre digne de ce nom n'est plus supposée apaiser les affres de la distance. Non, on écrit pour dire ce que l'on ne saurait formuler de visu. On se débarrasse, dans une relative indécence, de vérités que la pudeur nous interdit de transmettre autrement. C'est pourquoi, j'ai aujourd'hui la conviction que nous ne nous sommes jamais parlés franchement toi et moi. Et puis, on pourrait croire que les coups du sort appellent à la confiance, mais tu reconnaîtras avec moi que nous nous sommes toujours esquivés, nous enfermant dans le mutisme et la gêne qu'inspire cette foutue dignité. Quelle triste habitude que d'avoir toujours voulu jouer au plus fort (et, en cela, je suis à l'évidence plus coupable que toi).*

*Alors ce n'est sans doute pas un hasard, vois-tu, si je décide de rompre ce silence à présent que je suis ici, chez Lasagual, si je décide de faire entendre cette voix que tu ne connais pas. Le silence enfante nécessairement une voix intérieure dont il faut tôt ou tard libérer l'écho.*

*Tu imagines bien que le regard de Lasagual m'a manqué (je ne l'ai jamais nié, contrairement à ce que tu penses), le regard*

*d'un homme m'a manqué en dépit de tous les pères putatifs que tu m'as inventés. Mais tu avoueras que je me suis finalement arrangé de cet ordre des choses (sans doute un peu trop à ton goût). Sache néanmoins que l'absence d'un père n'est pas tout. Que me vaut ce fauteuil vide comparé à celui que tu laisseras ? Tu vois, l'Espagne me ramène à toi. Immanquablement. Et à tout ce que je ne t'ai jamais dit. Au fond, la familiarité est bien la pire des choses, la plus fatale des économies. La familiarité nous prive d'une distance raisonnable pour regarder l'autre.*

*Devais-je attendre d'avoir passé la frontière pour le reconnaître ?*

*Et puis-je aujourd'hui m'interdire de te donner des nouvelles de mon père ? Je sais pertinemment que tu n'en attends ni n'en exigeras de moi mais j'en ressens le besoin impérieux.*

*Lasagual est bien amoindri par la maladie mais il m'a accepté sous son toit très spontanément. Nous ne parlons pas de toi, sois rassurée. Il a bien d'autres choses à me prouver. Tout ce qu'il me dit, je le note. Je te ferai lire mes carnets si tu le désires.*

*Quant à Maria Pilar, dont tu m'avais dit grand bien, je perçois chez elle une douleur que peu soupçonnent à mon avis. J'ai, moi-même, du mal à mesurer le déchirement qui me semble avoir nourri sa propre histoire avec Lasagual. Sans doute est-elle passée à côté de lui comme nous tous. Son enthousiasme et ses désirs paraissent s'être consumés avec la nostalgie. Il en va ainsi, je présume, de certains rendez-vous manqués — les uns nous jettent dans la vie, les autres nous étouffent chaque jour un peu plus.*

*Je crois cela, maman : toi et Maria Pilar vous êtes laissé briser par Lasagual. Cet homme a fait deux mortes. Et tu vois, au jour d'aujourd'hui, je dois te dire que rien n'est changé : s'il est important pour moi de faire sa connaissance, il n'en reste pas moins que cet homme a fait deux mortes, mais il ne m'aura pas. Non, il restera cet étranger qui n'a jamais réussi à me mettre à*

*genoux. Cet étranger qui me porte chaque jour vers toi et le gouffre qui te survivra.*

*Lasagual va mourir. Mais sois rassurée. Pour le moins, je l'aurais vu mourir.*

*Embrasse Josué.*

*Bien à toi.*

*Rafael*